

I

Le [REDACTED]

Je vais commencer par la genèse, la naissance de mes parents. Papa est né à Elliant dans le Finistère, dans une famille de dix enfants. Il a commencé à travailler dans les fermes à dix ans. Maman est née à Rosporden dans une famille un peu moins nombreuse, de cinq ou six enfants. Son père est décédé quand elle avait trois ans et c'est son frère aîné, Louis, qui l'a élevée.

Quand ils se sont mariés, en janvier 1913, mes parents se connaissaient à peine. Je crois qu'ils ont été présentés par la famille. Le jour même de leurs noces, ils ont pris le train pour Versailles car Papa devait reprendre son travail dans les chemins de fer. Affecté sur la ligne « PLM », la ligne Paris-Lyon-Marseille, il exerçait le métier de chauffeur. Il chargeait le charbon à longueur de temps dans le foyer de la locomotive à vapeur, et c'était tout son travail. Le 11 décembre 1913, dix mois après leur mariage, mes parents ont eu leur première fille, Marie. La deuxième, Jeanne, est née quinze mois plus tard.

Entre-temps, la guerre de 14 avait été déclarée. Papa a été mobilisé. Il a combattu quelques mois dans les tranchées puis, en 1915 ou 1916, il s'est fait capturer par les Allemands et a été retenu prisonnier dans une ferme jusqu'à la fin du conflit. À son retour, il avait gardé une grande barbe, une grande moustache, de longs cheveux – j'ai une photo de lui comme cela. De son côté, durant la guerre, Maman a dû chercher du travail car les indemnités accordées par l'État étaient bien trop maigres pour subvenir aux besoins d'une petite famille. Elle est donc retournée à Elliant pour confier ses filles à sa belle-mère avant de rentrer à Versailles pour s'engager dans un hôpital militaire. Elle soignait les blessés. Nombreux étaient ceux qui avaient contracté la grippe espagnole, mais par miracle, Maman y a échappé. Il faut dire qu'elle était d'une constitution très solide.

En 1920, mes parents ont quitté Versailles pour s'installer dans un petit village à la campagne, à [REDACTED], dans la cité Patout, qui appartenait à la famille du même nom. Ils louaient deux ou trois pièces au rez-de-chaussée d'un petit bâtiment derrière le café Patout, qui existe toujours bien qu'il soit extrêmement changé.

Maman s'occupait des enfants, et il y avait de quoi faire ! Cécile est venue au monde en 1920, Pierre en 1921, Paulette en 1923, Jacqueline en 1925, Rémi en 1926. En plus des tâches qui lui incombaient à la maison, elle cultivait un lopin de terre, du côté de la Seine, et elle élevait des poules et des lapins.

Pendant ce temps, Papa s'usait au travail... Il a exercé toute sorte de métiers, plus ingrats les uns que les autres. Ouvrier d'usine, cantonnier sur les routes, manœuvre sur les chantiers, dans des carrières de pierres ou de glaise... Tous les gros travaux mal payés et dangereux étaient pour lui. Il a failli perdre la vie plus d'une fois. Dans une carrière de glaise, il s'est fait surprendre par un éboulement. Un de ses collègues a trouvé la mort dans l'accident. Papa a reçu un choc au crâne,

et il est devenu malentendant. Plus tard, dans une carrière de pierres à Chaville, un éclat lui a sauté au visage. Il a perdu la vue de l'œil gauche. Mais on ne devinait pas son handicap, car son œil aveugle était resté intact en apparence. Il avait conservé sa belle couleur bleue et sa mobilité. À la suite de cet accident, Papa a obtenu une pension, mais tellement minable qu'il n'était pas question d'en parler...

Pendant les grèves de 1936, Papa s'est retrouvé au chômage. L'argent ne rentrait plus. Maman a donc fait comme ses amies, elle a acheté à crédit chez l'épicier. Le jour où elle a demandé au commerçant combien elle lui devait... Oh ! Quand elle a vu la somme, elle a rendu toutes les provisions du jour, puis elle a remboursé sa dette et n'a plus jamais acheté à crédit. Elle s'est même mise à économiser. J'ignore comment elle se débrouillait pour mettre de côté car elle ne gagnait rien, et malgré tout, dès que papa a pu retrouver du travail, elle n'a plus cessé d'économiser. Bien entendu, il ne fallait pas dépenser à la maison. D'autant que la sécurité sociale n'existait pas, les allocations familiales et les indemnités de chômage non plus... Maman faisait tout avec rien. Elle tricotait beaucoup, elle rapiécait les blouses, les chemises, ce qui était trop petit pour l'un allait à l'autre, pour les chaussures, c'était pareil. Je crois que j'ai eu ma première robe neuve à quatorze ans, sinon, tout ce que je mettais avait été porté par mes grandes sœurs et c'était pareil pour elles. Et à vrai dire, pourquoi jeter, et pourquoi acheter quand on a ?

Mais revenons en arrière...

Voilà donc mes parents installés dans la cité Patout quand, en 1926, Papa trouve une maison à [REDACTED], un hameau blotti au creux d'un vallon, un peu loin à l'écart de tout. Papa voulait une ferme. Devenir paysan, travailler la terre, posséder des bêtes, c'est un rêve qu'il avait toujours eu en tête. Alors, quand il a vu cette maison avec des bâtiments autour et des

caves, il a cru qu'il allait pouvoir réaliser ses ambitions. Quelle catastrophe ! Il a acheté la maison sans en informer Maman, qui ne l'avait jamais visitée avant de s'y installer. À [REDACTED], ils bénéficiaient d'un certain confort. Il y avait entre autres l'électricité et l'eau dans la cour.

Maman arrive donc au [REDACTED]... Et que voit-elle ? Une vieille bâtisse avec un sol en terre battue – tout-à-fait la maison décrite par Gatin dans son livre *Un village, Saint-Martin la Garenne*. Pas de lumière, pas d'électricité, pas d'eau, rien. Quatre murs, et un toit. Et quel toit !

Maman était effondrée. Elle a dit à Papa :

– Tu n'as pas beaucoup pensé à nous, tu n'as surtout pas pensé à tes enfants.

Pour avoir de l'eau, il fallait monter dans les bois, à la source, par une grande côte, et c'était l'horreur en particulier l'hiver avec la pluie, la neige, le verglas. Il fallait charrier de l'eau pour tout, pour nous, pour les bêtes. Papa a eu un cheval, il a fallu donner de l'eau au cheval, il en fallait aussi pour les chèvres, car quand la famille s'est établie au [REDACTED], Maman a travaillé, elle a élevé des chèvres, des cochons, des poules, des lapins. Elle cultivait son potager aussi, qu'il fallait bien arroser. La maison était loin de tout. Loin de la source, loin de l'école, du marché, de l'épicerie, on marchait constamment... Heureusement, des commerçants passaient de temps à autre, Le Caiffa une fois par semaine, comme le boulanger, et Félix Potin tous les quinze jours.

La maison du [REDACTED] comprenait deux-trois pièces. La salle commune, qu'on appelait la cuisine, était une vaste pièce abritant une cheminée et un four à pain à deux étages, en bas duquel on rangeait le bois. La cheminée était superbe, immense, on rentrait dedans ! La cuisine servait à tout, à vivre, à faire la cuisine, à laver le linge, à le sécher l'hiver. Elle comportait une

fenêtre, et ouvrait sur l'extérieur par une porte pleine à deux battants superposés, qu'on laissait ouverte en été. La cuisine avait été scindée en deux par une cloison faite en planches de bois, percée d'une fenêtre et d'une porte. Derrière cette cloison, une chambre noire, sans ouverture sur l'extérieur, accueillait deux lits de deux personnes. C'était la chambre des adolescents, des grands. La chambre principale, destinée à nos parents et aux plus jeunes, possédait une fenêtre et une grande cheminée. On y avait placé une grande armoire que j'ai récupérée plus tard et que j'ai mise dans la lingerie à [REDACTED], une petite commode que j'ai aussi récupérée, et une table, sur laquelle on fourrait du bazar, des valises, un tas de choses. La cheminée abritait un lit-cage, un petit lit d'enfant en fer qu'on déplaçait et repliait au besoin. Papa rangeait son vélo dans cette pièce. En tout et pour tout, il n'y avait que deux fenêtres dans la maison.

À propos des fenêtres... La fenêtre sur la chambre, c'était une quatre carreaux. La fenêtre sur la salle, c'était une six carreaux. Quelquefois, bien entendu, on cassait les carreaux ! En attendant de poser un carreau neuf, les vitriers ne passant pas au [REDACTED] papa bouchait le trou avec des journaux. Dès que nos parents avaient le dos tourné, on retirait les journaux, on s'asseyait sur les montants de la fenêtre et on se balançait. Une, deux, en avant, en arrière... Heureusement qu'ils ne nous ont pas surpris et qu'on n'a jamais brisé une vitre, sinon qu'est-ce qu'on aurait pris !

Les murs de la maison sont toujours restés en plâtre, ils n'ont jamais reçu de couche de peinture ou de papier peint. Papa a tout de même entrepris quelques travaux. Il a supprimé la clé de voûte de la cave qui dépassait dans la chambre, et qui nous faisait très mal quand on se cognait dedans, surtout l'hiver quand nos petits petons étaient gelés. Il a aussi cimenté le sol dans la salle commune et dans une partie de la grande chambre, tandis que l'autre partie est restée en dalles de pierre et en terre battue. La chambre noire a également conservé sa terre battue.

Quand il a refait le sol de la cuisine, Papa a posé des planches par terre pour nous empêcher de marcher sur le ciment frais. Un soir, toute petite, j'ai eu le malheur de déraiper et de laisser une empreinte dans le ciment... Je me souviens encore de la claque que j'ai reçue !

Jusqu'en 1940, Papa a beaucoup travaillé en trois huit. La journée, dès qu'il avait quelques heures de repos, il attelait son cheval et il partait dans les champs. Il a d'abord eu une jument, qui s'appelait Stile. Il ne l'a pas gardée longtemps. Stile est morte quand elle a mis bas, et le poulain aussi. Il a alors acheté un mâle, Mouton. C'était un cheval de première force qui n'avait pas été castré, un entier. Il pouvait être gentil comme tout mais parfois c'était une vraie bourrique ! Quand il ne voulait pas travailler, on ne pouvait rien en tirer, et il se montrait vache parfois ! Quand Maman venait lui donner à manger, il la poussait et la coinçait contre le mur. Elle n'était pas toujours rassurée... Un jour, Papa a voulu l'emmener labourer. Mais parvenu au champ, le cheval s'est arrêté net et a refusé d'avancer. Il s'est mis à se cabrer avant de coincer papa entre ses pattes de devant. Papa l'a dételé. De retour à la maison, bouillant de colère, il s'est emparé du fouet et lui a collé une avoine... Oh ! Le cheval a dérouté ! Je suis certaine qu'il a demandé pardon dans son for intérieur !

Malgré cette correction, Mouton a continué à faire des siennes... Un jour, il a donné un coup de sabot dans la figure de Pierre. Mon pauvre frère avait la mâchoire en sang. Je me souviens aussi d'un dimanche où l'on se trouvait tous assis dans la voiture, car Papa avait eu l'idée de faire une sortie, à Mantes. Le cheval était dans un de ses mauvais jours. Impossible de le faire avancer... Un coup de fouet, et voilà que Mouton part à tout berzingue, il nous entraîne à travers champs, on se cramponne les uns aux autres, on hurle ! Impossible d'arrêter la bête !

Malgré son caractère épouvantable, Papa tenait beaucoup à son cheval. De temps en temps, Mouton était pris de douleurs

au ventre. On disait qu'il avait des coliques. Il se roulait alors dans la cour en poussant de terribles hennissements. Il finissait par s'apaiser et il se relevait. Jusqu'au jour où il a fait une crise effroyable. On voyait bien qu'il souffrait atrocement, mais à la maison, on n'appelait pas le docteur quand l'un de nous était malade, on ne faisait donc pas venir le vétérinaire pour les bêtes... Le soir même, il est mort, Mouton. Papa l'a veillé toute la nuit. Il l'a veillé sous le hangar, devant la cave. Il a recouvert son cheval avec une couverture et toute la nuit, il est resté auprès de lui. Dès que Mouton n'était pas bien, Papa restait auprès de lui.

*

Quand j'arrive, le 19 janvier 1929, voilà deux ans environ que la famille est installée au [REDACTED]. Le jeudi noir de 1929, je ne m'en souviens pas ! En revanche je me souviens que pendant les grèves de 1936, certains soirs, on dînait d'une soupe et c'était tout... Déjà qu'en temps normal, on se contentait de peu : le repas se limitait à une soupe et un légume, à l'occasion agrémenté d'un œuf, plus rarement d'un morceau de poule, de lapin ou de chevreau...

Tout à coup, je nous revois à table, devant des assiettes et des timbales en aluminium... Avec le temps, ces assiettes s'étaient percées et fendues sur les bords. On glissait une cuillère en-dessous pour empêcher le bouillon de couler. Ce somptueux service a fini par être remplacé par de la vaisselle en faïence. D'où venait-elle ? Je ne vois plus dans mon souvenir que des assiettes ébréchées... Mais peut-être n'étaient-elles pas fêlées au départ !

On m'a raconté une histoire qui m'est arrivée quand j'étais toute enfant. Dans le fond de la cour, trônait un tas de fumier. Maman était dehors, occupée à faire la lessive. J'étais assise au

pied du fumier, très sage paraît-il. Maman était étonnée de ne pas m'entendre. Un peu inquiète, elle s'est approchée de moi, et s'est aperçue horrifiée que j'étais en train de jouer avec des vipères qui venaient de naître ! Heureusement que la mère n'était pas là !

Plus tard, à quatre ou cinq ans, j'ai surpris une conversation entre Pierre et Rémi. Ils venaient de capturer des abeilles et voulaient savoir comment se passerait la cohabitation avec des guêpes. Mais ils ne trouvaient pas de guêpes. Très heureuse à l'idée de les aider et de gagner un peu de leur estime, je lance :

— Je sais où il y a des guêpes, moi ! J'ai vu un nid dans le champ où Papa travaille !

Je conduis mes frères, je prends un bâton et toute excitée, j'agite le nid. Soudain, une armée de guêpes fond sur nous ! Elles se mettent à voler partout, elles assaillent le cheval, qui rue dans tous les sens. Je revois Papa tenter de le calmer, en frottant sa robe avec de la terre sèche... On avait des guêpes plein nos vêtements, et je braillais :

— Y a des guêpes ! Y a des guêpes !

On ne m'a pas disputée. Aucun de nous n'a fait de réaction allergique aux piqûres, c'est une chance.

À peu près au même âge, un matin, j'étais encore couchée, j'entends Maman rouspéter après Jacqueline :

— Mais qu'est-ce qu'elle a encore avec sa tête de cochon, celle-là ?

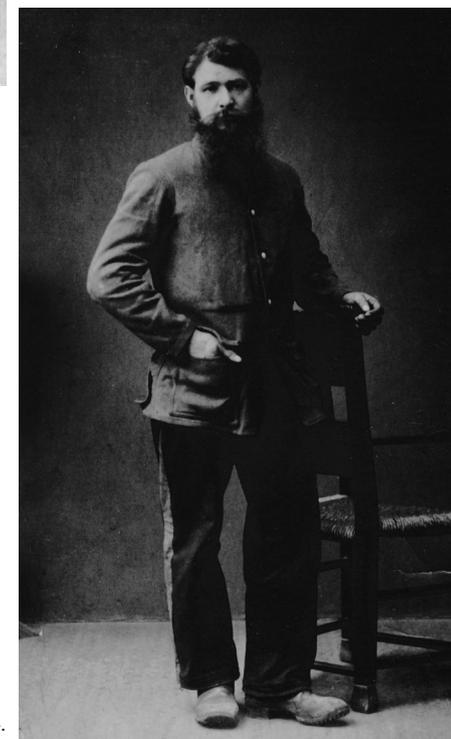
J'ai pris peur en entendant Maman, j'ai cru que Jacqueline s'était transformée en cochon ! Alors vite, vite je me lève, je regarde attentivement Jacqueline et je fais :

— Oh non, Maman, Jacqueline a pas une tête de cochon !

Combien de fois l'ai-je entendue, cette histoire !



Maman et ses deux filles aînées, Marie à droite et Jeanne sur la chaise.



Papa pendant la guerre de 14.



Mes parents, Pierre-François [redacted] (1886-1950) et Marie-Hélène [redacted] née [redacted] (1893-1953).



En 1930, chez le photographe à Mantes.
De haut en bas et de gauche à droite : Jeanne, Cécile et Marie ; Jacqueline, maman, Pierre, papa, moi sur ses genoux, Paulette ; Rémi.



Paulette, vers 1941-1942.



Marie et ses enfants
Jacky et Paulette,
en 1942 ou 1943.



En 1944 ou 1945.

À ma mère...

Ta vie, tu l'as menée d'une façon incroyable,
Tant de misère, de travail est une chose impensable.
Pourtant, infatigable,
Tu allais...
Le travail des champs
Et ramasser le bois
S'occuper d'tes enfants,
Chercher l'eau que tu bois.

Au printemps le jardin occupe tes journées
Et cependant tu n'dois pas oublier
Qu'les enfants de l'école vont rentrer
Aller ! Vite préparer un frugal déjeuner
Et puis ton dernier né
Réclame sa tétée.

Le cheval, il faut s'en occuper,
La vache qu'il faut traire, le cochon à panser,
Et les poules et les lapins,
Tous réclament tes soins...
Et tu vas, et tu viens...

L'électricité, le gaz n'existent pas,
C'est la lampe à pétrole qui éclaire nos repas.

Ta journée cependant n'en est pas finie là,
Le soir, il faut encore raccommoder les draps,
Chaussettes, tabliers, pantalons
Les blouses et les caleçons.
Tricoter, repasser et laver,
Toujours sans t'arrêter...

Le travail ne t'est pas épargné.
Mais ça ne suffisait pas de te voir trimer,
Il a fallu aussi
Les maladies.

Je te revois toujours, le facteur
Apportant la lettre d'une sœur,
Dans ton tablier bleu tu as caché tes pleurs
Ton désarroi m'est resté dans le cœur
Une de tes filles à Paris maigrissait
Et tu te demandais comment tu la soign'rais...
La pleurésie des frères
Et le chômage du père,
Ça ne suffisait pas encore à ta misère.

Et celle-ci qui pendant quatre ans
À Berck, est revenue en boitant,
Et l'autre qu'la polio a frappé
Et cet autre que la prison a tué
Et celle qu'il fallut opérer...
Qui n's'est pas relevée...

C'est ainsi qu'tes années ont passé.
Mais le tableau là n'est pas achevé.
Malade, blessé, trop fatigué,
Le père s'est suicidé.

Et toi, Maman, un cancer t'a enlevée...

Je n'peux pas m'empêcher de penser,
À la vie trop pénible que tu as menée.

(Années 1960)